

Avignon, 30 septembre 2020 (6)

(inédit cosmographique et métaphysique ; inédit du carnet de 2017)

S'il n'est pas exact que tout soit dans tout, il est en revanche indéniable que rien se trouve entièrement inclus dans rien.

Le vide qui englobe l'archipel stratosphérique des innombrables résidus du Grand Tout que sont les corps célestes se situe en-deçà et au-delà de toute espèce de réalité, dans un présent absolument intemporel qui constitue à la fois l'infini et l'éternité.

Les quelque 4,54 milliards d'années d'âge de la planète Terre sont donc une bribe d'un Grand Tout morcelé, parcellaire, une miette, une brisure, dont le rassemblement virtuel en une mosaïque homogène ne constituerait encore qu'un seul îlot de Quelque Chose au milieu de l'océan du vide sidéral.

Pourquoi ce Quelque Chose existe-t-il ? C'est bien évidemment la question majeure, celle qui justifie l'existence de nombre de religions et de philosophies, et torture les méninges de plus de mille générations d'êtres humains. On appelle cela « question de l'Origine » (origine de l'homme, de la vie, de la terre, de l'univers, dans l'ordre croissant).

Comme personne n'a jamais réussi à y apporter une réponse qui ne soit pas sommaire (les religions décident et décrètent, sans pouvoir rien prouver, et les sciences ont la modestie de chercher inlassablement, mais sans non plus trouver de réponse crédible et définitive).

Bien sûr, on s'accommode de cette ignorance, tout comme du doute qu'elle implique et même des velléités de certitudes dont nous consolent ou nous égarent les différentes hypothèses théistes. Seul le taoïsme et, plus encore, le bouddhisme tchan, qui ne sont du reste pas à proprement parler des religions, suggèrent l'hypothèse d'un Grand Tout d'origine inconnue, mais englobant et perceptible, ou plutôt supposable, par sensorielle et spéculative induction. Grand Tout dont tout ne serait, nous compris, qu'une infime poussière (pour être juste, le monothéisme judéo-christiano-islamique affirme lui aussi que « nous ne sommes que poussière », venant de la poussière et y retournant).

Dans l'expectative, la sagesse conseille de n'être sûr de rien et de passer outre, ou bien de s'investir sans trêve dans la quête éperdue d'un Pourquoi et d'un Comment. Comme une vie entière n'y suffira pas, voyons les choses avec clairvoyance et sérénité : cela ne servira à rien, ne nous fera aboutir à rien non plus ; mais, du moins, cela nous aura-ce occupé l'esprit. Même si c'est se contenter de peu, c'est toujours mieux que rien.

A ce compte, nous admettrons certes, sans aucune hésitation, que ceux qui portent en eux la foi en telle ou telle forme de mono ou polythéisme ont bien de la chance. Il leur suffit d'attendre, en respectant les rites, la liturgie et la morale induite (qui n'est jamais que celle tombant sous le sens, que l'on soit croyant ou pas, toutes formes de religion, d'agnosticisme et d'athéisme confondus !).

Amen et Aryn, « ainsi soit-il », ou « en vérité », ainsi que l'on dit dans les deux grandes langues sémitiques, l'hébreu et l'arabe.

Que ce soit « ainsi » ou « autrement », l'important, comme le signifia Shakespeare par la voix de son emblématique héros, ou plutôt la question, c'est d'être ou de n'être pas.

En sachant que tout porte à croire qu'on ne sera pas éternellement.

Si bien que l'équation pourrait bien être, en fin de compte : n'être pas encore + être provisoirement + ne plus être. Equation dont l'absurdité même semble confiner aux abords de la plus proche banlieue de la sagesse, et donc de la Vérité.

Avignon, 2 octobre 2020

(Réflexion onirico-lexicale piochée dans le sous-sol du carnet de 2018)

On ne saurait dire, en tout cas je ne saurais dire, ce qui fait que certains mots sont enrobés d'une aura que nous dirons volontiers poétique, tandis que d'autres paraîtraient déplacés dans un poème.

De la même façon, on peut affirmer que certaines atmosphères se prêtent tout naturellement à la rêverie, tandis que d'autres ont plus de mal à la susciter. C'est ainsi que la brume porte en elle une puissante charge d'onirisme, tandis que le grand ciel bleu, signe pourtant de beau temps et de lumière resplendissante, accroche moins l'intimité et suscite moins cette part de nous-mêmes qui aspire à l'inconnu, au mystère, au trouble (celui des formes s'accordant à merveille avec celui de ce qu'on appelle l'âme, dont la localisation est certes impossible, mais qui agit sur nous comme un liant favorable à l'accomplissement de l'électrolyse sentimentale).

C'est pourquoi ladite brume, tout comme le mot qui la désigne, incite, plus que le mot soleil, à prendre le large vers les terres inconnues où se tient, dissimulé, le Graal poétique. Et c'est d'ailleurs à son coucher que ledit soleil, enrobé de complexes tonalités, prend une valeur qu'il n'avait pas, dans sa rondeur, au milieu de l'azur uniforme.

Ainsi, plus les choses sont hésitantes, incertaines, lourdes d'une ambiguïté polysémique, plus l'imaginaire a de chances de décoller et d'aller planer ou papillonner dans l'éther de l'indécision et de l'imprécision, terreau fertile pour la rêverie. L'aigle qui culmine et voit au loin ne disposera jamais des vertus oniriques de la libellule ou du papillon, qui sont d'extrême proximité autant que de fugacité.

La philosophe contemplatif et méditatif qu'était Bachelard affirma que le mot « armoire » s'ouvrait sur une pénombre propice à l'émergence d'une rêverie poétique, ce qui, on en conviendra, ne saurait être le cas du mot penderie ou du mot garde-robe. A cela contribuent à la fois le son des mots, leur musique donc, mais aussi l'usage que l'on a, consciemment ou non, de la chose ainsi désignée. Car, s'il a toujours existé des « armoires à secrets », il ne saurait exister de « penderie à secrets » ou de « garde-robe à secrets ».

Avignon, 7 octobre 2020

(Inédit du carnet de 2019)

Une forte poussée de mémoire a, depuis quelques années, à la faveur de la mutation de mon ancienne identité d'actif lesté de présent, en retraité, enfin livré au libre exercice de ses hobbies mémoriels, fait de moi une espèce de conservatoire, de musée et d'anthologie du souvenir.

Et c'est ainsi que, quittant le continent virtuel des vues de l'esprit futuristes, je suis devenu le résident semi-permanent d'une autre catégorie de virtualité : celle qui exerce son emprise, dans le mode du passé, tantôt simple, tantôt composé, et le plus souvent, même, recomposé.

Dès le matin au point du jour j'entends ce maudit tambour, comme un écho des batailles anciennes, sonner la retraite en bon ordre, loin de toute débandade, puisque, tout au contraire, faite de détours bucoliques par les meilleurs moments d'un vécu qui gagne beaucoup (plus qu'il ne vaut en fait) à être réitéré.

Les mots sont des prothèses favorables à l'harmonieux usage des potentialités offertes par mon violon d'Ingres. Appelons ce jeu de rôles pour solitaire endurci : « Retrouvailles d'un temps qui, sous divers camouflages et postiches, fit si longtemps comme s'il était perdu ». Le titre est un peu long, mais pas plus que ne l'est la phrase proustienne, pas plus non plus que l'inépuisable théorie des souvenirs, ces corps de chasse portés par le vent du soir.

Perdu, au demeurant, il ne l'était en fait pas pour tout le monde, parmi ces moi innombrables qui me constituent, dans la plus grande pagaïe. Chacun de moi donc a la sienne, sa « bien bonne », à raconter. Et celle-ci ne manque jamais de rebondir sur telle autre, qui vaut aussi son pesant d'or. Je suis, ici, celui qui, grenouille, se prenait pour un bœuf, là cet autre qui conquiert la toison ; ailleurs ce Prince d'Aquitaine à la tour abolie ; puis le Petit Chose ; puis Francesco Abellard Pétrarque y Tristan, y Don Quichotte, y Roméo. Un patchwork identitaire qui fait foule hurlante en moi et ne me lâche ni les basques ni les fluctuations de la ligne mélodique, jamais négligée, malgré les innombrables variations. C'est que je compte sur les leitmotivs et sur l'inévitable coda (à laquelle je peux faire confiance, les yeux fermés, pour ce qui est de me ramener au point de départ : ce carré d'herbes dont mon regard d'enfant fut le chiendent et la pensée sauvage).

Un vrai « thème et variations » dans la manière de Marin Marais. Une Symphonie inachevée qui continue inlassablement de se chercher un scherzo final de sa façon, espiègle et mélancolique dans le même mouvement, question de brouiller les pistes et de laisser à chacun le soin de décider si je suis malicieux et coquin ou lugubre et pessimiste.

« Les deux, mon capitaine » dirait, à ma place, le brave soldat Svejk. Allons-y pour les deux. D'ailleurs la sagesse populaire, authentique Canada dry de la philosophie, le dit bien : quand y'en a pour un, y'en a pour deux.

Avignon, 12 octobre 2020

Que reste-t-il à dire quand tout a été dit des milliards de fois et que même la nouveauté ou l'inédit ne sont jamais que de passage et ne seront qu'une variation de ce qui est réitéré depuis toujours ?

Rien, sinon redire puisque l'on est depuis si longtemps devenu le seul, l'unique, animal à paroles, le bavard universel, l'anthropoïde qui s'est doté d'une devise présomptueuse : « Je parle, donc je suis ».

Ainsi donc on dit et redit, en soliste brillant ou en choriste dont la voix s'est fondue dans le chœur d'un opéra-bouffe où Offenbach peinerait à reconnaître les siens.

Les réseaux sociaux, ces agoras de dimension planétaire, ont poussé au rang de passe-temps familial l'art qui consiste à ressasser ; pour certains même c'est un usage indissociable de leur façon d'exister.

Que l'unanimité se fasse à propos de thèmes récurrents ou ponctuels, repris en bis et en ter par tant de voix qui, par ailleurs, s'ignorent ou se méprisent (mais s'accordent sur l'essentiel : le radotage), c'est si évident que, plutôt que parler de leitmotivs lancinants, nous adopterons le terme de coda, qui permet de revenir sans cesse au thème initial et omniprésent de la partition, un peu comme si on ne l'avait pas déjà parfaitement assimilé. Ainsi, chacun peut siffler ou fredonner, sans y penser, machinalement, le poncif du jour. Cela donne la confortable illusion de ne pas ouvrir pour rien son clapet.

Se plaindre des malheurs du temps et de l'abominable brutalité ou roublardise des tenants du pouvoir politique ou financier, quoi de mieux adapté à l'exercice des prérogatives de tout citoyen digne de son statut d'homme-singe ?

Houba, houba, clament-ils en se frappant le poitrail de deux poings fermes ! Et les voilà assurés d'avoir rempli leurs droits civiques.

« Parle toujours » aurait dit mon grand-père qui avait pris ce pli, « en son âge enfantin », de ne l'ouvrir que pour bayer ou pour réclamer sa bouillie.